plonge lui-même pour trouver un préservatif contre les maladies et les autres accidents. Les deux fontaines de Marie ou de Majebo étaient aussi, dans les temps anciens, païens ou catholiques, des lieux de sacrifices ou de prières, près desquels s'accomplissaient diverses cérémonies superstitieuses. Une muraille imposante, dont on voit encore actuellement quelques vestiges, les entourait, dominée et ombragée par un vaste bois de sapins.

KINNOR s. m. V. CINNOR.

KINNOUL, village et paroisse d'Ecosse, comté et à 1 kilom. E. de Perth, dont le sépare le Tay; 2,876 hab. Beau pont sur le Tay.

KINO s. m. (ki-no). Chim. Nom donné à plusieurs drogues qui ont de la ressemblance avec le cachou.

— **Encycl.** Le nom de *kino* s'applique à plusieurs drogues assez semblables au cachou et qui consistent en fragments ou en grains bruns d'une saveur plus ou moins astringente. L'extrait aqueux du *kino* précipite en vert les sels ferriques. On connaît quatre principales variétés de *kino :* le *kino* africain, aussi nommé *gummi gambia*, qui provient du *pterocarpus erinaceus ;* le *kino* asiatique, fourni par le *pterocarpus marsupium ;* le *kino* de la Nouvelle-Hollande, récolté sur l'*eucalyptus resinifera*, et le *kino* américain, fourni par le *coccoloba uvifera*. Le *kino* de la Nouvelle-Hollande est blanc.

D'après Vauquelin, le *kino* africain contient 75 parties de tannin et d'une matière extractive indéterminée, 24 parties de gomme rouge et 1 partie de fibrine.

En médecine, on emploie le *kino* comme astringent, à la manière du cachou, dont il est un succédané.

KINOSTERNE s. m. (ki-no-stèr-ne). Erpét. V. CINOSTERNE.

KINOVATE s. m. (ki-no-va-te — rad. *kino*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide kinovique avec une base.

KINOVEUX adj. m. (ki-no-veu — rad. *kino*). Chim. Se dit d'un acide extrait des résines de pins.

KINOVIQUE adj. (ki-no-vi-ke — rad. *kino*). Se dit d'un acide extrait d'une espèce de quinquina.

KINROSS, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de même nom, sur la Leven, un peu au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans le lac Leven, à 25 kilom. S.-E. de Perth; 3,000 hab. Manufactures de coton, châles et tartans; elle était célèbre autrefois par sa coutellerie. Dans les environs se voient deux curiosités très-remarquables : *Kinross House*, élégante habitation bâtie, en 1685, par sir William Bruce, et le *Loch-Leven*, un des plus beaux lacs de l'Ecosse. Ce lac, bordé au N. par une plaine, au S. par la Binnarty Hill, mesure 10 à 11 milles de circonférence, et contient quatre îles, dont la principale, l'île *Serf*, possédait jadis un prieuré dédié à saint Serf. Une de ces îles porte les ruines du célèbre château de *Loch-Leven*, dont l'origine est inconnue. Au XIVe siècle, la garnison de ce château repoussa vigoureusement les attaques multipliées d'une armée anglaise. Alexandre III l'habita pendant quelque temps. Plus tard, il servit de prison d'Etat, et Patrick Graham, archevêque de Saint-André, petit-fils de Robert III, y fut enfermé et y mourut en 1478. Les nobles écossais, après avoir détrôné Marie Stuart, lui donnèrent pour prison le château de Loch-Leven. Les clefs, jetées dans le lac lors de l'évasion de Marie Stuart, en ont été retirées en 1805, dit M. Esquiros, et sont déposées à Kinross. On appelle encore l'*Eminence de Marie* l'endroit où la reine fugitive débarqua sur la rive méridionale du lac. Sur une troisième île, on remarque les ruines de l'abbaye de Portmoak, la première qui ait existé en Ecosse et qui fut fondée, dit-on, par un roi des Pictes. A peu de distance de la ville, se voit la cascade du Cauldron, l'une des plus belles curiosités naturelles de l'Ecosse. ‖ Le comté de Kinross est compris entre ceux de Fife à l'E. et au S., de Perth à l'O. et au N.; il mesure 20 kilom. de longueur sur 16 de largeur. Superficie, 20,477 hectares; 8,763 hab.; ch.-l. Kinross. Sol fertile dans la partie méridionale, stérile dans les districts du nord.

KINSALE, ville et paroisse d'Irlande, dans l'ancienne province de Munster, comté et à 21 kilom. S. de Cork, à l'embouchure du Bandon dans le havre de Kinsale; 4,000 hab. Port de commerce; arsenal; brasseries renommées; pêche d'huîtres. Exportation de grains, poissons, viandes salées. Bains de mer très-fréquentés. Kinsale, mal bâtie, avec des rues sales et étroites, est défendue par une forteresse importante. Cette ville fut occupée par les Espagnols en 1600; Jacques II y débarqua en 1689, à son retour de France. Prise par Marlborough en 1690.

KINSBERGEN (Jean-Henri VAN), comte de DOGGERS-BANK, amiral hollandais, né à Doesburg en 1735, mort en 1819. Aspirant de marine à quinze ans, il se signala dans plusieurs voyages au long cours, fut promu capitaine de vaisseau en 1770, passa vers cette époque au service de l'impératrice de Russie, Catherine II, en guerre avec la Turquie, prit le commandement d'une escadre qu'il conduisit dans la mer Noire, après avoir affronté l'artillerie des forts du détroit des Dardanelles, livra bataille à la flotte turque, coula le vaisseau amiral, et remporta une victoire complète (1773). C'est dans cette chaude affaire qu'il employa, pour la première fois, un système de signaux généralement adopté depuis. Vers le même temps, Kinsbergen envoya à l'impératrice un remarquable mémoire sur l'état de la navigation et du commerce dans cette région, et proposa la création d'une flottille de chaloupes canonnières. Malgré les instances de Catherine, qui le combla d'honneurs, Kinsbergen retourna en Hollande, en 1775, et fut chargé, l'année suivante, d'aller négocier la paix avec l'empereur du Maroc et le dey d'Alger. Après s'être acquitté habilement de cette mission, il prit part à la guerre contre l'Angleterre sous les ordres de l'amiral Zoutman, il contribua puissamment à la victoire de Doggers-Bank (1781), et reçut, en récompense de sa brillante conduite, le grade de contre-amiral premier adjudant. La réputation qu'il avait acquise lui valut de brillantes offres de la part de Catherine et du roi de Danemark; mais il refusa de quitter sa patrie. En 1793, il repoussa les premières tentatives d'invasion faites par Dumouriez, prit peu après le commandement en chef de la marine hollandaise, conduisit en Angleterre le stathouder et sa famille (1795), fut, à son retour, arrêté et destitué par le nouveau gouvernement, et, après sa mise en liberté, se retira dans ses terres, où il s'occupa d'agriculture. Quelque temps après, il entra au service du Danemark. Lorsque, en 1806, Louis-Napoléon devint roi de Hollande, il nomma Kinsbergen premier chambellan honoraire, maréchal du royaume, conseiller d'Etat de la marine, comte de Doggers-Bank; mais, s'il accepta les honneurs, il refusa tout traitement, et vécut dans la belle terre qu'il possédait près d'Apeldorn. Les événements de 1814 ayant amené le rétablissement de la maison de Nassau sur le trône de Hollande, Kinsbergen fut mis à la tête de la marine hollandaise en qualité de lieutenant amiral. Il était membre ou correspondant des principales sociétés savantes de l'Europe. Il fonda, entre autres établissements utiles, l'institut de la marine à Amsterdam, l'institut des sourds-muets à Groningue, l'institut des jeunes personnes à Elbourg, et légua sa bibliothèque à l'institut des Pays-Bas. Peu de marins ont autant écrit que lui. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Ordre et instruction concernant le service de la marine; Exercice du canon sur un vaisseau de guerre; Principes de la tactique de mer;* le *Grand livre des signaux de jour et de nuit; l'Artillerie pratique de la marine; Description de l'Archipel*, avec carte; *Introduction à la guerre de mer; Manuel politique à l'usage des jeunes officiers de marine; Manuel du marin;* le *Service général du vaisseau; Rêve d'un marin; Sur la formation d'une académie de marine*, plusieurs *Cartes*, etc.

KINSCHOT (Henri DE), jurisconsulte belge, né à Turnhout, près d'Anvers, en 1541, mort en 1608. Après avoir étudié la philosophie et la jurisprudence à Louvain et à Paris, il prit le grade de licencié en droit à Louvain, et se fixa ensuite à Bruxelles, où, grâce aux conseils du célèbre jurisconsulte Jean Gevaerts, son oncle, il exerça pendant quarante ans avec un grand succès la profession d'avocat. Kinschot joignait à un vaste savoir un rare désintéressement. On a de lui : *Responsa sive consilia juris*, suivis de sept petits traités sur des matières de jurisprudence (Louvain, 1633, in-fol.), ouvrage fort estimé.

KINSCHOT (François DE), jurisconsulte et magistrat belge, fils du précédent, né à Bruxelles en 1579, mort en 1654. Il exerça d'abord la profession d'avocat à Bruxelles, puis devint successivement conseiller d'Etat du roi d'Espagne, trésorier général dans les Pays-Bas et en Bourgogne, grand chancelier de Brabant (1649). Kinschot a donné une édition fort augmentée des *Responsa juris* de son père (Bruxelles, 1654, in-fol.). — Son frère, Nicolas DE KINSCHOT, né à Delft en 1584, mort en 1660, succéda à Hugues de Groot, comme fiscal de Hollande, et remplit, dans des temps difficiles, ces fonctions avec une grande modération. On a de lui un discours intitulé : *Oratio panegyrica de rebus a Mauritio principe auriaco gestis* (La Haye, 1600, in-4°).

KINSCHOT (Gaspard DE), poëte hollandais, de la même famille que les précédents, né à La Haye en 1622, mort en 1649. Lorsqu'il eut achevé son droit, il visita l'Allemagne, la Suisse et la France, devint, en 1646, un des ambassadeurs envoyés à Munster pour y prendre part au traité de Westphalie, et fut emporté à vingt-sept ans par une maladie de poitrine. Kinschot cultivait avec beaucoup de succès la poésie latine. On a de lui des élégies, des idylles, des pièces historiques et sacrées, remarquables par la grâce et l'élégance du style, qui ont été réunies et publiées sous le titre de : *Poematum libri IV* (La Haye, 1685, in-12).

KINSKY (François-Ulric, comte), homme politique autrichien, né en 1634, mort en 1699. Il compléta son instruction en voyageant dans une partie de l'Europe, devint successivement chambellan, conseiller de l'empire, vice-chancelier (1664), ambassadeur en Pologne, où il fit preuve de remarquables talents diplomatiques, ministre plénipotentiaire à Nimègue (1676) et grand chancelier de Bohême. Kinsky s'attacha à préserver ce pays de la guerre lorsque les Turcs envahirent l'empire, figura comme premier député du royaume à l'élection de l'empereur Joseph Ier, et fut nommé par ce prince conseiller aulique et directeur des affaires étrangères. — Son frère, Vinceslas-Norbert-Octave, comte KINSKY, né en 1642, mort en 1719, fut membre du conseil privé et grand chancelier sous Joseph Ier (1705) et sous Charles VI (1711).

KINSKY (François-Ferdinand, comte), homme d'Etat autrichien, fils de Vinceslas, né en 1668, mort en 1741. Il fit partie du collége électoral comme député de la Bohême en 1708, prit part à l'élection de Charles VI (1711), devint chancelier de la cour (1715), grand chancelier (1723), commissaire royal près la diète de Hongrie (1729), et, de retour à Vienne, s'attacha à introduire diverses modifications dans l'administration. Ce fut lui qui établit en Bohême, en Moravie et en Silésie des *judicia delegata*, chargés de régler toutes les questions relatives aux douanes, impôts des boissons, péages, etc. Il prit sa retraite en 1736.

KINSKY (Philippe-Joseph, comte), financier autrichien, de la famille des précédents, né en 1700, mort en 1749. En récompense de l'habileté qu'il avait mise à contracter, en Angleterre, un emprunt de 200,000 livres sterling, il fut nommé chancelier de la cour et président de la députation de la Banque. Il occupa successivement ensuite les postes de grand chancelier, de ministre des conférences et de ministre des finances (1744), qu'il remplit avec beaucoup de talent; mais, en 1745, il quitta le pouvoir et rentra dans la vie privée.

KINSKY (François-Joseph, comte), général autrichien et célèbre instituteur militaire, né à Prague en 1739, mort en 1805. Il fit la guerre de Sept ans, la campagne de 1788 contre les Turcs, celles de 1793-1796 contre la France, et fut nommé ensuite feldzeugmeister, ou grand maître de l'artillerie. Directeur de l'Académie de Neustadt de 1779 jusqu'à sa mort, il contribua puissamment aux progrès de l'instruction militaire en Autriche. Il a laissé, sur ce sujet, une collection de traités, qui ont été réunis en 7 volumes en 1825, et distribués à tous les corps de l'armée autrichienne. Le plus remarquable a pour titre : *Principes généraux sur l'instruction publique et principalement sur l'instruction militaire* (1787, in-8°). Ce général a fait don à la ville de Prague de sa bibliothèque et d'une collection de machines hydrauliques, de modèles de machines, etc. Un monument, sculpté par Schaller, lui a été élevé à Vienne au moyen d'une souscription faite par les officiers de l'armée autrichienne. — Le frère de ce savant général, Joseph, comte KINSKY, fut un des meilleurs généraux de cavalerie de l'empire; il prit part à la guerre de la succession et à celle contre les Turcs, devint gouverneur de Vienne, où il mourut en 1804, et jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II.

KIN-TSONG, empereur de la Chine, de la dynastie des Song, de 1125 à 1126. Son père, Hoéi-Tsong, ayant abdiqué, il monta sur le trône, demanda à Oukimaï, roi des Kin, de faire alliance avec lui; mais ce prince tartare exigea qu'il lui cédât le Houpé et le Ho-Tong, et, sur son refus, la guerre éclata entre eux. Une armée tartare, sous les ordres du général Oualipou, envahit alors la Chine et pénétra jusqu'à Caï-foug-fou. Kin-Tsong, épouvanté, offrit, pour obtenir la paix, des sommes considérables que le vainqueur refusa, et se rendit lui-même auprès d'Oualipou pour traiter à tout prix. Ce général ne se borna pas à imposer à l'empereur les plus dures conditions; il exigea qu'il se rendît avec toute la famille impériale en Tartarie, où le roi Oukimaï le contraignit à déposer la couronne. Il eut pour successeur un de ses parents, Kao-Tsong, qui régna sous la régence de sa mère, Moung-Chi.

KINTYRE (presqu'île de). V. CANTYRE.

KINTZHEIM, village et comm. de France (Bas-Rhin), cant., arrond. et à 5 kilom. de Schlestadt, au pied des Vosges; 1,558 hab. Vins estimés; mines de houille; carrières de gypse. Kintzheim a, dit-on, pour origine une ferme fondée par Charlemagne. Le village dépendait, vers 1338, de Louis de Bavière, qui en fit don à la ville de Schlestadt, dont il a toujours relevé depuis. A peu de distance (600 mèt. environ) se trouve l'ancien château de Kintzheim, aujourd'hui en ruine, mais dont l'ensemble présente encore une masse imposante. Ce château fut fondé au XIVe siècle. Il appartenait, en 1492, à Jean de Hattstatt, qui le céda à la ville de Schlestadt; il passa, au XVIIe siècle, aux mains de Jean de Goll, et ne sortit plus de cette famille que pour être vendu, en 1812, par les derniers héritiers, à M. Matthieu de Favieux, dont le fils en est actuellement le propriétaire.

« Le château de Kintzheim, dit M. Joanne, de forme rectangulaire, plus long que large, est enveloppé d'une triple enceinte sur trois de ses côtés. L'une des terrasses intermédiaires est très-vaste et domine le coteau occupé par le parc et par un vignoble. A l'extrémité ouest de la cour intérieure s'élève un donjon surplombant les ruines et portant à ses angles de petites échauguettes ou guérites en encorbellement. De nombreuses fenêtres géminées, irrégulières, et, pour la plupart ogivales, éclairent les bâtiments d'habitation qui bordent la cour intérieure sur deux de ses faces. Les murs, en grès des Vosges, subsistent à peu près intacts. La chapelle, élégante construction dont les fenêtres semblent annoncer le XVe siècle, par leur ornementation, a conservé ses voûtes; elle est dédiée à saint Jacques. La grande salle, autrefois divisée en deux étages, est recouverte d'une toiture. »

KIN-YU s. m. (kinn-iu). Ichthyol. Nom chinois du cyprin doré ou poisson rouge. ‖ On dit aussi KIN-ZU.

KINZIG, rivière d'Allemagne. Elle prend sa source à 6 kilom. S.-E. de Freudenstadt, dans le Wurtemberg, entre dans le grand-duché de Bade, passe à Wolfach et à Offenburg, et se jette dans le Rhin, près de Kehl, après un cours de 75 kilom. Elle donnait jadis son nom à un cercle ou division administrative du duché de Bade, comprise actuellement dans le cercle du Rhin moyen.

KINZIGITE s. f. (kin-zi-ji-te). Minér. Nom donné par H. Fischer à un mélange de grenat rouge, de mica et d'oligoclase, que l'on rencontre en veines dans les roches primitives, par exemple à Wittichen, dans le Kinzigthal, à Auerbach, dans le Bergstrave, et dans d'autres localités.

KIO, ville du Japon. V. MEAKO.

KIODOTE s. m. (ki-o-do-te — du gr. *kiodos*, blanc; *ous, ôtos*, oreille). Mamm. Espèce du genre roussette.

KIŒGE, ville du Danemark, située dans l'île de Seeland, à 40 kilom. S.-O de Copenhague; 3,000 hab. Curieuse église du XIVe siècle. Commerce de grains; fabriques de papier et de carton, manufacture de tabac, distilleries d'eau-de-vie. Port commercial excellent, sur la baie de Kiœge. Au moyen âge, cette ville était entourée de fortifications, et, lors du siége de Copenhague, en 1659, Charles-Gustave les fit restaurer afin de s'y ménager une retraite. Le catholicisme y florissait à la fin du XVe siècle, à l'ombre de deux grands monastères fondés par le roi Jean ou Hans, l'un de franciscains, l'autre de carmélites. En 1809, une sanglante rencontre eut lieu sous les murs de Kiœge entre les Anglais et la landwern danoise. La *Baie de Kiœge* est formée par la Baltique, et s'avance profondément dans les terres; elle est célèbre dans l'histoire du Danemark par la grande victoire de l'amiral Niels Juel, le 1er juillet 1677, et par celle de l'amiral Jver Hvitfeldt, le 4 octobre 1710.

KIŒLEN, prolongement des Dofrines, entre la Suède et la Norvége.

KIŒPING (Nicolas-Matson), voyageur suédois, né en 1630, mort en 1667. Il partit comme matelot pour les Indes en 1648, se rendit ensuite en Mongolie et en Perse, entra dans les gardes de Schah-Abbas, prit part à plusieurs expéditions; puis, continuant ses voyages, il visita successivement l'Arménie, Ceylan (1652), la mer Rouge, l'Arabie, l'Egypte, la côte de Coromandel, Malacca, Sumatra, Batavia, la plus grande partie de l'Inde. De retour en Suède (1656), il reçut un grade dans la marine royale et se signala dans les campagnes de 1657 et de 1658. Kiœping s'était attaché, dans ses voyages, à étudier le climat, les productions et les mœurs des nombreux pays qu'il visitait. Il en a laissé une intéressante relation, publiée en suédois (Visingsoë, 1674).

KIOLO s. m. (kio-lo — onomatopée du cri de cet oiseau). Ornith. Espèce de râle de l'Amérique centrale : *Tout le jour, les* KIOLOS *se tiennent seuls, fourrés dans les halliers humides.* (Buff.)

KIONITE s. f. (ki-o-ni-te). Pathol. V. CIONITE.

KION-KOM s. m. (ki-on-komm). Bot. Espèce de palmier du Sénégal.

KIORBOË (Charles-Frédéric), peintre suédois, né à Stockholm en 1816. Après avoir suivi les leçons du Hollandais Henning, il se rendit fort jeune encore à Paris, pour y compléter son éducation artistique, et il s'est fixé dans cette ville, où il est aujourd'hui connu comme un fort remarquable peintre de genre, de nature morte, et surtout d'animaux. Ce fut au Salon de 1844 qu'il débuta en France par l'envoi d'un *Hallali de cerf*, plein de verve et offrant d'excellentes qualités au point de vue de l'arrangement et du coloris. Deux ans plus tard, il exposa le *Renard pris au piége*, tableau qui avait moins de brio, moins de charme peut-être que le précédent, mais une valeur plus réelle, la valeur d'une étude consciencieuse faite d'après nature et vraiment réussie; mais le plus beau succès de M. Kiorboë, c'est celui de 1855; il avait à cette exposition : *Chiens de Tartarie; Course de trotteurs sur un lac en Suède; Surprise réciproque; Nature morte; Terrier*. Toutes les faces de son talent étaient là réunies dans ces sujets, divers de caractère et d'allure et tous réussis. Une brosse savante, sobre avec intelligence, beaucoup de goût et de savoir dans l'arrangement, du sentiment, de la poésie même et partout de l'idée, lui valurent les éloges les plus flatteurs et les plus mérités. Le chef de l'Etat commanda à l'artiste plusieurs études d'après les magnifiques bêtes de sa meute. Les chenils de Fontainebleau furent donc ouverts à l'artiste, qui alla peindre avec bonheur les *Chiens de relais*, que nous avons admirés en 1857. En 1859, il avait aussi au Salon plusieurs *Griffons des Pyrénées*, ces merveilleux chasseurs d'hiver, qui semblent avoir dans la physionomie le rayonnement de l'intelligence humaine. M. Kiorboë a obtenu, en 1844, une 3me médaille; en 1846, la 2me, et il a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

KIOSEM ou **KEUTSCHEM**, sultane turque, morte en 1648. Lorsque Mahomet IV, âgé de huit ans, fut mis sur le trône par les janissaires qui venaient de déposer son père, Ibrahim, la régence de l'empire fut confiée à Kiosem, grand'mère du jeune sultan. Cette princesse, violente, altière, ambitieuse, redoutant l'influence qu'exerçait, sur son fils Mahomet IV, la sultane Lerkhan, résolut de renverser ce prince et de mettre à sa place un autre de ses petits-fils; mais ses projets, auxquels elle avait associé Bectus, aga des janissaires, furent découverts par le grand vizir Senan-Pacha, qui fit prononcer contre elle un arrêt de mort par le mufti. Vainement elle essaya de se cacher et de fuir en jetant des poignées d'or aux icoglans qui venaient l'arrêter; elle fut saisie, malgré sa résistance désespérée, et étranglée, à l'âge de quatre-vingts ans.

KIOSQUE s. m. (ki-o-ske — du turc *kieuchk*, belvédère). Archit. Pavillon dans le style oriental, dont on décore les jardins et les parcs : *Les musulmanes voilées vont s'asseoir dans les* KIOSQUES, *au bord des fontaines et sur les tombes entremêlées d'ombrages, où elles rêvent tout le jour, entourées d'enfants joyeux, et se font même apporter leurs repas.* (Gér. de Nerval.)

Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et *kiosque* et pagode.
DELILLE.

‖ Nom que l'on donne, à Paris, à des guérites établies sur les boulevards, pour la vente des journaux.

— Mar. Bateau de plaisance, à Constantinople.

Kiosque (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Scribe et Duport, musique de Mazas; représenté à l'Opéra-Comique le 3 novembre 1842. La scène se passe en Espagne, à l'époque de la royauté de Joseph Napoléon, dans un joli kiosque habité par une respectable douairière et ses deux nièces. Un jeune officier français, accusé d'avoir mal parlé du nouveau gouvernement, est obligé de se cacher, et comme il est amateur de peinture, il s'introduit dans le parc et se dispose à dessiner le kiosque. Pendant qu'il cherche un point de vue, il prête l'oreille à une conversation des deux cousines qui se plaignent de la fatuité des hommes, et vont jusqu'à désirer qu'ils soient tous muets. Notre officier se présente alors à ces dames comme un jeune artiste privé de la parole; il excite leur intérêt, qui redouble lorsque, s'emparant d'un violon, il répond à coups d'archet à toutes leurs questions. Il se rend si bien maître de la place, qu'il l'emporte sur un rival redoutable, un noble officier espagnol chargé d'arrêter le factieux, et qu'il épouse la jeune Estrelle. Une telle fable paraît avoir été imaginée dans l'unique but de tirer parti du talent de violoniste d'un acteur de l'Opéra-Comique, Emon, chanteur muet ou à peu près. Il faut ajouter que l'auteur de la musique du *Kiosque* était aussi un habile violoniste qui a laissé des ouvrages estimés. La fréquence des morceaux de violon et des airs chantés par des femmes a donné à cet opéra une sonorité aiguë, perpétuelle et fatigante. Le style de la partition est d'ailleurs franc et dans le goût des anciens opéras-comiques.

KIOTOME s. m. (ki-o-to-me — du gr. *kion*, bride; *tomé*, section). Chir. Instrument qui sert à couper les brides accidentelles formées dans le rectum ou dans la vessie, et à opérer la rescision des amygdales.

KIOUPERLI, nom d'une famille d'hommes d'Etat ottomans. V. KOPROLI.

KIOU-SIOU, île du Japon. V. XIMO.

KIP (G.), émailleur français qui vivait à Limoges au XVIe siècle. Sa vie est totalement inconnue. Ses œuvres attestent un contemporain de Léonard. Kip avait plus de finesse que de goût, plus de gentillesse que de talent; ses figures sont longues, et ses compositions, où le mouvement est assez remarquable, se détachent vivement, mais sans effet, sur un fond noir. Il se sert beaucoup de la pointe dans ses travaux qui, d'ailleurs, nous étant parvenus en très-petit nombre, font douter que leur auteur ait été vraiment un émailleur de profession comme Léonard et Pierre Raymond. On connaît de lui : *Petit vase en grisaille* (au Louvre); un *Calvaire; l'Innocence condamnée* (collection Rattier), etc.

KIP (William-Ingraham), théologien américain, né à New-York en 1811. Il fit ses études à Yale, desservit plusieurs paroisses, et, après un long séjour en Europe, fut promu à l'évêché de San-Francisco, en Californie. On a de lui : le *Jeûne du Carême*, ouvrage qui a eu beaucoup de succès; le *Double témoignage de l'Eglise* (1844); les *Fêtes de Noël à Rome* (1845, in-8°); les *Premières missions des jésuites dans le nord de l'Amérique* (1846, in-8°); les *Premiers conflits de la chrétienté* (Londres, 1851, in-8°); les *Catacombes de Rome* (1854, in-8°), etc. Kip a fourni des articles très-nombreux aux publications périodiques de l'Amérique.

KIPLING (Thomas), théologien anglais, né dans le comté d'York vers 1755, mort en 1821. Il professa la théologie à Cambridge, et devint doyen de Saint-Pétersbourg et recteur de Holmer. On a de lui : les *Parties élémentaires du système complet de D. Smith sur la vue* (1778, in-4°); *Codex Theodori Bezæ Cantabrigiensis Evangelia et apostolorum Acta complectens, quadratis litteris græco-latinis* (1793, 2 vol. in-fol.)

KIPPEN, bourg et paroisse d'Ecosse, comté et à 13 kilom. O. de Stirling, sur le golfe de Forth; 2,000 hab. Distilleries de wiskey très-renommées. Belle vue sur la vallée du Forth et le château de Stirling.

KIPPING (Henri), philologue allemand, né à Rostock vers 1623, mort en 1678. Il s'était fait recevoir maître en philosophie dans sa ville natale lorsque, se promenant un jour dans les environs de Rostock, il fut saisi par des soldats suédois qui l'emmenèrent dans leur camp. Quelque temps après, le conseiller Alexandre d'Erskin, devant la porte duquel il se trouvait en faction, l'aperçut lisant un livre à la dérobée. Il le fit venir, l'interrogea, vit qu'il lisait les poésies de Stace en latin, et fut tellement charmé de son intelligence et de son savoir qu'il le prit sous sa protection, le racheta du service, lui confia le soin de sa bibliothèque, puis le fit nommer correcteur du gymnase de Brême, où il mourut d'une attaque d'apoplexie. Kipping était doux, affable, instruit, mais de mœurs peu réglées. On lui doit les ouvrages suivants : *Recensus Historiæ universalis* (Brême, 1661, in-4°); *Recensus antiquitatum romanarum* (Brême, 1661), ouvrage important, très-souvent réimprimé; *Exercitationes de Scriptura sacra* (Francfort, 1665, in-4°); *Exercitationes de creationis operibus* (Brême, 1665, in-12); *Institutiones politicæ* (Brême, 1667, in-4°); *Animadversiones in axiomata gallicana* (Brême, 1668, in-12); *Institutiones ethicæ* (Brême, 1670); *Institutiones physicæ* (Brême, 1670); *Institutiones politicæ, pneumaticæ et de creatione* (Brême, 1672); *Methodus nova juris publici* (Brême, 1672, in-8°), etc.

KIPPIS (André), controversiste et biographe anglais, né à Nottingham en 1725, mort en 1795. Après avoir fait ses études à Northampton, il desservit plusieurs congrégations dissidentes, en qualité de pasteur, à Boston (comté de Lincoln) et à Westminster. Ensuite il fut nommé professeur à l'académie fondée à Londres par William Coward, d'où il passa à l'institution d'Hackney. Il abandonna l'enseignement pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. On a de lui : la seconde édition, considérablement augmentée, de la *Biographia britannica*, en anglais (5 vol. in-fol., parus de 1778 à 1793). Le sixième volume était prêt à paraître, quand la mort vint frapper Kippis. C'est lui qui fonda le *Nouvel annuaire ;* il est l'auteur d'une *Vie du capitaine Cook* (Londres, 1778) et d'une nouvelle édition des *Leçons et explications du Nouveau Testament*, du docteur Doddrige (1792). Kippis était un savant de premier ordre; il disait que, pendant trois années de sa vie, il avait lu seize heures par jour.

KIPTCHACK s. m. (ki-ptchak). Linguist. Dialecte turc.

KIR, ville forte appartenant aux Moabites, et qu'on retrouve sous le nom de *Kerek* chez les géographes arabes et les historiens des croisades. Burkhardt la reconnut, d'après les indications d'Aboulféda, dans un méchant petit village où l'on voit encore des ruines assez importantes. ‖ Province assyrienne, dont il est fait mention dans différents livres de la Bible (*Rois, Amos*, etc.), et qui devait vraisemblablement être située non loin du fleuve *Cyrus*, qui se jette avec l'Araxes dans la mer Caspienne. D'autres rapprochent le nom de ce district de celui d'une ville de Médie, *Kourèna*, placée par Ptolémée auprès du fleuve *Mardus*, qui s'appelle, en chaldéen, *Kareni*.

KIRBY (John-Josué), dessinateur anglais, né à Parham, comté de Suffolk, en 1716, mort à Kew en 1774. Il était fils d'un maître d'école, qui publia un ouvrage intitulé : le *Voyageur dans le Suffolk*. Josué Kirby commença à se faire connaître par une série de dessins représentant les monuments et les antiquités de sa province, puis il publia des ouvrages qui lui valurent d'être successivement nommé membre de la Société royale et de celle des antiquaires de Londres, professeur de dessin de la reine Charlotte et directeur des travaux du palais de Kew. On a de lui : *Brook Taylor's method of perspective made easy* (1754, in-4°), excellent traité de perspective; *The perspective of architecture* (1761, 2 vol. in-fol.); *Description of the architectonic sector* (1768, in-fol.).

KIRBY (Guillaume), célèbre entomologiste anglais, neveu du précédent, né à Witnesham, comté de Suffolk, en 1759, mort à Ipswich en 1850. Dès l'enfance, sa mère lui inspira le goût de l'histoire naturelle; une collection de coquilles, les plantes des champs, tels furent les premiers objets sur lesquels il fixa son attention. Lorsqu'il eut fait ses études à Ipswich et à l'université de Cambridge, où il prit ses grades en 1781, il entra dans les ordres et devint pasteur à Barham, dans son comté natal. Là, son ancienne passion pour l'étude des plantes se réveilla, et il se mit à herboriser dans son voisinage. Le hasard attira son attention sur les insectes, et cette nouvelle étude eut bientôt tant d'attraits pour lui, qu'il y consacra tous les loisirs que lui laissait son ministère. Devenu l'un des premiers membres de la Société linnéenne, fondée, en 1788, par sir James Edward Smith, il fournit au recueil de cette société plusieurs mémoires, dont les suivants surtout furent très-remarqués : *Description de trois nouvelles espèces d'hirondelles* (1793); *Lettre à M. Marsham sur l'insecte qui a infesté le blé en* 1795; *Observations sur certains champignons parasites du froment;* la *Tipula tritici*, etc. Kirby ne voulut jamais quitter sa cure de Barham, et, de toutes les dignités qu'on lui offrit, ne consentit à accepter que celle de chapelain du workhouse de son district. A sa mort, il était président honoraire de la Société entomologique, membre de la Société royale et de la Société géologique de Londres, et président du muséum d'histoire naturelle d'Ipswich. Outre les mémoires précités, on a de cet excellent observateur : *Monographia apum Angliæ*, ou *Essai pour classer en genres naturels et en familles les espèces du genre apis de Linné qui ont été découvertes en Angleterre* (Ipswich, 1802, 2 vol.), ouvrage qui le mit en relation avec les plus célèbres naturalistes de l'Europe, notamment avec Fabricius et Latreille; *Introduction à l'entomologie* (1815-1826, 4 vol.), en collaboration avec Spence; *Habitudes et instincts des animaux* (1830). On lui doit aussi la description des insectes dans la *Description des animaux observés dans l'intérieur du cercle arctique par la dernière expédition au pôle Nord* (Londres, 1821, in-4°), et dans la *Fauna borealis americana* (Norwich, 1837, in-4°).

KIRBY SMITH (Edmond), général américain, né à Saint-Augustin (Floride) en 1826. Nommé sous-lieutenant en 1845, en sortant de l'école de Westpoint, il prit part à la campagne du Mexique, se signala par son courage à Palo-Alto, à Resaca-de-la-Palma, à Cerro-Gordo, à Contreras, à Cherubesco (1847), fut, à la suite de cette dernière affaire, promu capitaine, et devint alors professeur de mathématiques à Westpoint. En 1855, il reprit du service actif, fit une campagne dans le Texas, reçut une grave blessure en combattant contre les Indiens Comanches (1859), et fut nommé major l'année suivante. Lorsque éclata la guerre civile aux Etats-Unis, Kirby Smith se démit de son grade (1861), et passa au service de la cause des confédérés. Jefferson Davis le nomma brigadier général. Lors de la sanglante bataille de Bull-Run, le 21 juillet 1861, ce fut lui qui décida de la victoire en amenant des troupes fraîches au secours des confédérés. Dès qu'il fut remis d'une dangereuse blessure qu'il avait reçue dans cette mémorable journée, il devint commandant d'une division de l'armée de Virginie, passa major général au commencement de 1862, prit peu après le commandement des forces militaires du Tennessee oriental, pénétra, avec Braxton Bragg, dans le Kentucky, reçut, au mois d'octobre suivant, le grade de lieutenant général, opéra ensuite, de concert avec Sterling Price, dans la Louisiane, et battit les fédéraux à Bayou-Coteau (1863). A partir de ce moment jusqu'à la fin de la guerre, il resta éloigné du principal théâtre des opérations militaires, et rentra dans la vie privée après la prise de Richmond et la défaite définitive des partisans de l'esclavage et de la rupture de l'union fédérale.

KIRBYE s. f. (kir-bî — de *Kirby*, natur. angl.). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des apiens ou mellifères, comprenant trois ou quatre espèces, qui habitent l'Europe.

KIRCH (Gottfried), astronome allemand, élève d'Hévélius, né à Guben (basse Lusace) en 1639, mort directeur de l'Observatoire royal de Berlin en 1710. Il publiait chaque année, en Saxe, des éphémérides contenant les principales observations faites l'année précédente. Le grand électeur, Frédéric Ier, l'appela à Berlin pour lui conférer le titre d'académicien et le mettre à la tête de l'observatoire qu'il venait de fonder. Ses observations ont été publiées dans les *Miscellanea Berolinensia* et dans les *Actes de Leipzig*. On distingue surtout son observation des changements d'aspect de la fameuse étoile du Col de la Baleine, et celle du passage de Mercure sur le soleil, en 1707, passage qui ne fut guère vu qu'à Berlin. En outre, ce savant et laborieux astronome a publié, entre autres écrits : *Ephemeridum motuum cœlestium annus primus* (Leipzig, 1681, in-4°), ouvrage continué jusqu'en 1702; *Relation succincte de la nouvelle comète* (Leipzig, 1683, in-4°); *Calendarium christianum, judaicum et turcicum* (Nuremberg, 1685, in-4°), qu'il publia chaque année dans cette ville jusqu'à sa mort.

KIRCH (Marie-Marguerite WINCKELMANN, dame), astronome allemande, femme du précédent, née à Panitzsch (haute Lusace) en 1670, morte à Berlin en 1720. Initiée de bonne heure à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, elle prit un tel goût pour cette dernière science, qu'elle préféra à tout autre parti Gottfried Kirch, âgé de cinquante-trois ans et sans fortune. Elle partagea les travaux de son mari, faisant avec lui des observations astronomiques et des calculs. Après sa mort, elle publia des almanachs, habita pendant quelques années la maison du baron Krosick, qui possédait un observatoire à Berlin, et passa les dernières années de sa vie auprès de son fils Christfried. Elle n'était pas entièrement exempte de préjugés astronomiques. Mme Kirch a publié deux opuscules, l'un *Sur la conjonction du soleil, de Saturne et de Vénus* (1709), l'autre *Sur la position de Jupiter et de Saturne en* 1712 (1712, in-4°).

KIRCH (Christfried), astronome allemand, fils des précédents, né à Guben en 1694, mort à Berlin en 1740. Il succéda à son père dans la direction de l'Observatoire royal de Prusse. Il était membre de l'Académie des sciences de Berlin (1716), et associé de celles de Paris (1723) et de Saint-Pétersbourg. On a de lui : *Observationes astronomiæ selectiores* (Berlin, 1730), ouvrage dans lequel on trouve des éclaircissements sur la chronologie des Tartares et des Mongols; des *Ephémérides* pour les années 1714, 1715, 1716; les *Phénomènes célestes remarquables pendant l'année* 1726 (1725), et de nombreuses observations insérées dans les *Philosophical transactions*, dans les *Miscellanea Berolinensia* et autres recueils.

KIRCHBERG, ville du Wurtemberg, cercle de l'Iaxt, sur l'Iaxt, à 7 kilom. S. de Gerabronn; 1,600 hab. Château seigneurial, résidence des princes de Hohenlohe-Kirchberg. ‖ Ville du royaume de Saxe, cercle et à 9 kilom. S. de Zwickau; 2,400 hab. Fabrication de draps, dentelles, bonneterie. ‖ Bourg et paroisse de Suisse, canton et à 26 kilom. O. de Saint-Gall, ch.-l. de bailliage, sur la rive gauche de la Thur; 3,800 hab. Ancien château, berceau de la famille des comtes de Toggenburg. ‖ Bourg et paroisse de Suisse, canton de Berne, bailliage et à 7 kilom. N.-O. de Burgdorf; 4,439 hab. réformés. Ce village est situé dans la belle vallée de l'Emme, sur la rive gauche de cette rivière.

KIRCHBERG (le comte Conrad DE), poëte allemand qui vivait au XIIIe siècle. On ne sait rien de sa vie; mais le manuscrit Manesse contient de lui quelques poésies et chansons, dont l'amour est le thème habituel, et qui offrent une curieuse imitation des formes métriques dont se sont servis les troubadours.

KIRCHBERGER (Nicolas-Antoine), baron DE LIEBISTORF, publiciste suisse, né à Berne en 1739, mort en 1800. Tout en suivant la carrière des armes, il s'adonna à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, correspondit avec J.-J. Rousseau, qui parle de lui dans ses *Confessions*, entra en relation avec Bernouilli, Saint-Martin, Zimmermann et autres personnages de distinction, puis, de retour dans sa ville natale, il prit part à la fondation de la Société économique et physique, devint membre du conseil souverain de Berne (1755), et fut, pendant six ans, bailli de Gollstadt, près de Bienne. Intimement lié avec le spirituel et mystique Eckartshausen, Kirchberger était un spiritualiste ardent, sur qui Saint-Martin le théosophe, qu'il regardait comme le plus profond génie de son temps, exerça une grande influence. Il eut avec lui une longue correspondance, qui est restée manuscrite, et, sur sa demande, il travailla à la traduction des ouvrages philosophiques de Jacob Bœhm. Adversaire déclaré de la secte des illuminants ou éclaireurs, qui avait pour chef Nicolaï, et qui se propageait en Allemagne et en Suisse, il écrivit contre elle des articles dans une feuille périodique et prit part à la rédaction de mémoires qui déterminèrent l'empereur et le roi de Prusse à prendre des mesures pour arrêter les progrès des idées de ces sectaires. On a de lui, en outre, sous le titre de : *Histoire de la vertu helvétique* (Bâle, 1765, in-8°), un discours sur un acte de générosité des habitants de Soleure au XIVe siècle.

KIRCHDRAUF, ville des Etats autrichiens (Hongrie), à 11 kilom. S.-E. de Leutschau; 3,000 hab. Aux environs, sources minérales de Baldock.

KIRCHEHER ou **KIRSCHEHR**, ville de la Turquie d'Asie, pachalik et à 110 kilom. N.-E. de Kaisarieh, dans une belle plaine, près de la rive droite du Kizil-Ermak; 3,000 hab. Aux environs, nombreux jardins; sources salées au nord de la ville.

KIRCHER (Conrad), philologue allemand, né à Augsbourg vers la fin du XVIe siècle, mort vers 1625. Forcé, en 1587, de quitter sa ville natale, où il remplissait les fonctions pastorales, pour avoir refusé d'obéir à une mesure prise par le sénat, il devint pasteur à Sonnenberg, en Autriche, puis à Donauwerth et à Jaxthausen, en Franconie. On a de lui : *Concordantiæ Veteris Testamenti græcæ, hebreis vocibus respondentes; simul et lexicon hebraico-latinum, hebraico-græcum, etc.* (Francfort, 1607, 2 vol. in-4°), ouvrage d'une grande

utilité pour l'explication de la Bible, qui avait coûté beaucoup de peine à son auteur, et qui, néanmoins, fut froidement accueilli par les théologiens; *De concordantiarum biblicarum maxime Veteris Testamenti græcarum vario ac multiplici in theologia usu* (Wittemberg, 1622, in-4°).

KIRCHER (Athanase), célèbre jésuite allemand, physicien, mathématicien, orientaliste, philologue, né Geyssen, près de Fulde, en 1602, mort à Rome en 1680. Il étudia dans les colléges de la compagnie à Paderborn, à Munster, à Cologne, enseigna quelque temps le grec à Coblentz, la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à Wurtzbourg, se retira ensuite à Avignon, dans la maison de son ordre, professa encore les mathématiques à Vienne, puis à Rome, et passa le reste de ses jours dans la retraite, entièrement livré à ses travaux d'érudition. Il acquit ainsi une somme énorme de connaissances, d'autant plus que son esprit investigateur était servi par une mémoire prodigieuse, à laquelle il se fiait parfois trop facilement, car elle lui fit émettre une foule d'inexactitudes qu'il ne prenait pas la peine de vérifier, tant il se croyait sûr de lui-même. Il a énormément écrit, et sur toutes les matières de la connaissance humaine. Ses principaux ouvrages sont : *Prodromus coptus* (1636), l'un des premiers ouvrages scientifiques sur la langue copte, mais plein d'erreurs; *Lingua egyptiana restituta* (1643), estimé de Champollion; *Ars magna lucis et umbræ in mundi* (1645), qui renferme la description de machines ingénieuses, notamment la lanterne magique, dont le père Kircher paraît bien réellement l'inventeur; il avait aussi imaginé des horloges à réflexion; *Œdipus ægyptiacus* (1652-1655, 3 vol. in-fol.), fruit de vingt années de recherches, mais qui ne se lit plus aujourd'hui que par curiosité. L'auteur était tellement persuadé qu'il avait retrouvé le sens des hiéroglyphes, qu'il n'hésita pas à faire restaurer les inscriptions de certains endroits effacés sur l'obélisque de Rome. Au reste, sa sincérité est douteuse. Un railleur lui ayant envoyé de prétendus hiéroglyphes sur une feuille de papier, il fut complétement dupe de cette mystification, et en donna sur-le-champ une traduction complète; *Polygraphia, seu artificium linguarum...* (1663), ouvrage curieux, qui contient un projet d'écriture universelle et une instruction pour écrire et déchiffrer les écritures secrètes; *Magneticum naturæ regnum* (1667), où il cherche à expliquer tous les phénomènes par le magnétisme; *Mundus subterraneus* (1665-1668, 2 vol. in-fol.), ouvrage dans lequel il relate un grand nombre de faits fabuleux et extravagants et se montre l'adversaire déclaré des alchimistes; *Arithmetologia sive de abditis numerorum mysteriis* (1665, in-fol.); *China monumentis, qua sacris, qua profanis illustrata* (1666, in-fol.), traduit en français par Alquié (1670, in-fol.), livre plein d'inexactitudes; *Ars magna sciendi* (1669, in-fol.); *Latium, id est nova et paralella Latii, tum veteris, tum novi, descriptio* (1669, in-fol.); *Principis christiani archetypon politicon* (1669, in-4°); *Turris Babel sive archontologia* (1679, in-fol.); *Sphinx mystagoga, sive diatribe hieroglyphica* (1676, in-fol.), et un grand nombre d'autres ouvrages et opuscules imprimés ou manuscrits. Ses ouvrages relatifs aux sciences mathématiques attestent également plus d'érudition que de profondeur. Nous citerons particulièrement : *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis* (1635, in-4°); *Specula Melitensis encyclica sive syntagma novum instrumentorum physico-mathematicorum* (1638); *Iter ex stati-cum qui et mundi subterranei prodromus dicitur* (1657, in-4°); *Tariffa Kircheriana, sive mensa pythagorica expansa* (1679, in-8°). Enfin, ce savant universel a écrit sur la musique plusieurs ouvrages, parmi lesquels brille en première ligne le *Musurgia universalis* (1662, in-fol.), divisé en dix livres, dont le neuvième traite des effets physiques et moraux de la musique sur l'homme valide et sur les malades, particulièrement de la guérison par la musique des morsures de la tarentule. Le second ouvrage, intitulé *Phonurgia nova* (1673, in-fol.), développe certaines parties de la *Musurgia*. Enfin, dans un traité du magnétisme, intitulé *Magnes sive de arte magnetica opus tripartitum* (1640, in-4°), Kircher a consacré deux chapitres au *magnétisme musical* et à la *musique hiéroglyphique*. Dans ces divers écrits se rencontrent des trésors d'érudition mêlés à des rêveries maladives et à des hypothèses qui détient la raison humaine. Quoi qu'il en soit de ces aberrations, les livres de Kircher n'en sont pas moins dignes de fixer l'attention des savants.

KIRCHER (Henri), missionnaire et controversiste allemand, né à Neuss (diocèse de Cologne) en 1608, mort en 1676. Il entra dans une école de jésuites, où il enseigna les lettres et la philosophie, puis il prit la résolution d'aller annoncer l'Evangile aux Indes. Pour se faire agréer, il s'était rendu en Espagne; mais sa qualité d'étranger fut un obstacle insurmontable pour les autorités espagnoles. Kircher professa pendant deux ans la rhétorique au collége de Saint-Sébastien, puis revint à Cologne, où il s'adonna avec succès à la prédication. En 1652, il fut nommé directeur du collége de Saint-Goar, et, quelques années après, il se rendit en Danemark, dans le but de ramener les protestants à l'Église romaine. Il revint à Cologne, en 1673, épuisé de fatigues, de privations, et tristement affaibli par le climat sévère du pays. On a de lui : *Luscinia concionum* (Cologne, 1647, in-12), recueil de sermons français; *Pretiosum a vili, seu exterminatio doctrinæ Luthericæ contra Ursinum sectarium* (Cologne, 1665, in-8°); *l'Etoile polaire conduisant au salut* (réimp. en 1739, in-12).

KIRCHER (Jean), théologien allemand, né à Tubingue dans la première moitié du XVIIe siècle. Il fit ses études dans sa ville natale et embrassa la carrière pastorale. Vers 1640, il abjura le protestantisme pour la religion romaine, et se retira en Hongrie, où il termina sa vie. On a de lui : *Æthiologia in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succincte exponit et perspicit, etc.* (Vienne, 1640, in-8°). Cet écrit provoqua plusieurs réponses, entre autres : *Kircherus devius, quo ostenditur Kircherum ivisse non qua eundum est, sed qua itur* (Strasbourg, 1641, in-12), par Dorsche, professeur de théologie; *Examen anti-Kircheranium* (Kœnigsberg, 1643, in-24), par Calovius.

KIRCHHAIN, ville de Prusse, province de Hesse, ch.-l. de cercle, à 8 kilom. E. de Marbourg, à l'embouchure de l'Ohm et de la Whora, sur le chemin de fer de Francfort à Cassel; 2,000 hab. Commerce de bestiaux. ‖ Ville de Prusse, province de Brandebourg, régence et à 97 kilom. S.-E. de Francfort-sur-l'Oder, sur l'Elster; 2,000 hab. Culture de tabac; brasseries; fabrication de draps, cordonnerie, poterie.

KIRCHHEIM, ville du Wurtemberg, cercle du Danube, sur la Lauter, à 49 kilom. N.-O. d'Ulm; 5,000 hab. Fabrication importante de menuiserie, instruments de musique. Foires très-importantes pour gros bétail et moutons; marchés aux laines et aux grains. Château royal, bâti par Ulrich en 1538.

KIRCHHEIMBOLANDEN, ville de Bavière, dans le Palatinat, ch.-l. du cant. de son nom, à 42 kilom. N.-O. de Spire; 2,300 hab. Ecole latine; magasin à sel; exportation de fer, mercure, cinabre; fabrication d'instruments de musique. Cette ville fut, jusqu'en 1792, la résidence de la famille princière de Nassau-Weilburg, éteinte en 1816, et dont la belle église renferme le caveau. Il ne reste qu'une aile du vieux château de cette famille.

KIRCHHOFF (Gustave-Robert), physicien allemand, né à Kœnigsberg (Prusse) en 1824. Après avoir étudié les mathématiques et la physique à l'université de sa ville natale, il se fit recevoir agrégé à celle de Berlin en 1848, puis devint professeur extraordinaire à Breslau (1850) et professeur de physique à Heidelberg en 1854. M. Kirchhoff a été élu membre correspondant de l'Académie de Berlin, en 1861, et de l'Académie des sciences de Paris, en 1870. Ses travaux, jusqu'à ce jour, consistent en recherches sur l'électricité et le galvanisme, sur l'élasticité, la dilatation et autres propriétés des corps, sur la force d'expansion de la vapeur, sur des questions d'optique, etc. Il en a publié les résultats dans une foule de mémoires, insérés dans les *Annales* de Poggendorf, et dans le *Journal de mathématiques*, de Crelle. Mais ce qui lui a valu une réputation aujourd'hui européenne, ce sont les admirables expériences qu'il a faites avec Bunsen sur l'analyse du spectre, et qu'il a exposées dans ses *Recherches sur le spectre solaire et sur les spectres des éléments chimiques* (Berlin, 1861).

KIRCHMAIER (Thomas), philologue, poëte latin et théologien allemand, né à Hubelschweisser, en Bavière, en 1511, mort en 1563. Il est plus connu sous le nom de **Nao-Georgos**, traduction grecque de son nom véritable. Partisan déclaré de Luther, il étudia avec ardeur la théologie et les belles-lettres, prit ses grades, et fut nommé pasteur à Suhla, en Thuringe, vers 1536. Quelques années après, il remplit les fonctions pastorales à Kahla. Ce fut un des controversistes les plus ardents de cette époque fiévreuse, où les controversistes réformés déployèrent tant d'impétuosité pour ébranler l'édifice chancelant du catholicisme. Helléniste de premier ordre, railleur et spirituel, Kirchmaier fut un des plus redoutables champions de la Réforme naissante. Il eut cependant quelques démêlés avec les siens, surtout avec Mélanchthon, parce qu'il avait adopté, touchant le salut inévitable, les doctrines émises par Calvin. Traduit devant le consistoire de Weimar pour rendre compte de ses opinions, il refusa de comparaître et quitta sa paroisse de Kahla. Il remplit ensuite les fonctions pastorales à Kaufbeuern, à Kempten et à Stuttgard. Ayant été obligé de s'éloigner de cette ville pour son penchant vers les opinions de Zwingle, il passa à Esslinger, et, finalement, à Wisloch, dans le Palatinat. C'est là qu'il mourut. On a de lui : *Tragædia nova, Pammachius* (Wittemberg, 1538, in-8°); *Mercator, seu judicium, tragædia in qua in conspectu ponuntur apostolica et papistica doctrina* (Bâle, 1540, in-8°). Cette pièce a été traduite en français sous ce titre : le *Marchand converti, tragédie nouvelle, en laquelle la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées* (Genève, 1558, in-8°; 1561, in-12), avec le pamphlet du *Pape malade et tirant à sa fin*, de Théodore de Bèze (1585, 1591, 1594, in-12); *Incendia seu Pyropolynices, tragedia recens, nefanda quorundam papistici gregis exponens facinora* (Wittemberg, 1541, in-8°); *Hamanus, tragædia nova sumpta e Bibliis* (Leipzig, 1543, in-8°); *In primam Johannis epistolam annotationes* (Francfort, 1544, in-8°); *Epitome ecclesiasticorum dogmatum; Libri V agriculturæ sacræ, heroico carmine descripti* (Bâle, 1550, in-8°); *Hicrennias, tragædia nova* (Bâle, 1551, in-8°); *Nova tragædia, Judas Iscariotes* (Stuttgard, 1552, in-8°); *Regnum papisticum, carmen hexametrum* (Bâle, 1553, in-8°); *In catalogum hæreticorum nuper Romæ editum satyra* (1559, in-8°); *Satyrarum libri V priores; adjecti sunt de animi tranquillitate duo libelli* (Bâle, 1555, in-8°); *Explanatio Enchiridionis Epicteti* (Strasbourg, 1554, in-8°); *De dissidiis componendis libri duo* (Bâle, 1559, in-8°). Parmi ses traductions, on cite : *Sophoclis tragædiæ, latino carmine redditæ* (Bâle, 1557); *Dionis Chrysostomi orationes* (Bâle, 1555; Paris, 1604, in-fol.); *Synesii epistolæ, græce et latine* (Bâle, 1558, in-8°); *Phalaridis epistolæ, græce et latine* (Bâle, 1558 et 1695, in-8°). On doit aussi à Kirchmaier le recueil intitulé : *Sylva carminum in nostri temporis corruptelas, ex diversis auctoribus collecta* (Bâle, 1553, in-8°). Enfin on trouve quelques pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum germanorum*.

KIRCHMAIER (Georges-Gaspard), érudit allemand, né à Uffenheim, en Franconie, en 1635, mort en 1700. Il étudia la philosophie, la théologie et la jurisprudence à Wittemberg, et fut nommé professeur d'éloquence en 1661. Tout en s'occupant de chimie et de minéralogie, tout en inventant, dit-on, la manière de graver sur verre, il publiait des ouvrages sur des matières d'histoire, de théologie et de philologie. Il a laissé environ cent cinquante ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio pro hypothesi tychonica contra dogma copernicanum* (Wittemberg, 1758, in-4°); *De lexicis et lexicographis* (Wittemberg, 1662, in-4°); *Disputationes zoologicæ* (Leipzig, 1661, in-4°); *Commentarius in Tacitum* (Wittemberg, 1664, in-8°); *De auguribus romanorum* (Wittemberg, 1669); *De luce, igne ac perennibus lucernis* (Wittemberg, 1676, in-4°); *De phosphoro natura lucis* (Wittemberg, 1680, in-4°); *Elogia et elegantiæ latinorum jurisconsultorum veterum* (Wittemberg, 1682 et 1687, in-4°); *Pathologia vetus et nova* (Wittemberg, 1685, in-8°); *De Argonautarum expeditione* (Wittemberg, 1685); *Amœnitates et veneres latinitatis in dictionibus et formulis ex Pandectis* (Wittemberg, 1688); *Commentarius in Plinii panegyricum* (Wittemberg, 1689, in-8°); *De origine, jure ac utilitate linguæ slavonicæ* (Wittemberg, 1697, in-4°); *Constantinus Magnus maximorum postulatus criminum, sed potiori parte absolutus* (Wittemberg, 1698); *De calendis calendarisque romanorum veterum et pervulgato nostrorum almanach* (Wittemberg, 1700); *De via per septentrionem ad orientales Indos Europæis diu ante Christum natum memorata; De Chaldæ-Syriasmis, Rabbinismis et Persisismis dictioni Novi Testamenti immerito afflictis; Novi Testamenti græce a solæcismis, barbarismis et hebraismis defensio*, etc.

KIRCHMAIER (Sébastien), érudit allemand, frère du précédent, né à Uffenheim (Franconie) en 1641, mort en 1700. Après avoir fait des cours publics à Wittemberg, où il s'était fait recevoir maître en philosophie, il devint successivement professeur au collége de Ratisbonne (1667), directeur du gymnase de Rotenburg, sur la Tauler, et surintendant ecclésiastique de cette ville. Il possédait à fond la plupart des langues orientales, et a composé des poésies en persan, en arabe, en arménien, en turc, etc. Outre des dissertations sur une foule de points concernant la théologie, la philosophie, l'histoire naturelle, etc., on a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De Germanorum antiquorum idolatria* (Wittemberg, 1663); *De corporibus petrificatis* (Wittemberg, 1664, in-4°); *De judiciis in inquisitione venarum metallicarum observandis* (Wittemberg, 1666); *De papyro veterum* (Wittemberg, 1666); *De flammante curru Eliæ* (Wittemberg, 1667); Δυάς *historiam Martis assyriaci et ægyptiaci eruens* (Wittemberg, 1680), etc.

KIRCHMANN (Jean), antiquaire allemand, né à Lubeck en 1575, mort en 1643. Il s'occupa longtemps d'éducation, enseigna la rhétorique et l'art poétique à Rostock, de 1602 à 1613, et fut alors placé à la tête du gymnase de Lubeck. On estime surtout, parmi ses ouvrages : *De annulis* (1723), et *De funeribus Romanorum* (1605), qui ont contribué à faire connaître certains usages des Grecs et des Romains, ainsi que des *Rudimenta rhetoricæ* (1652) et des *Rudimenta logicæ peripateticæ* (1669), souvent réimprimés.

KIRCHMANN (Jules DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Schafstædt, près de Mersebourg, en 1802. Après avoir étudié le droit à Leipzig et à Halle, il entra dans la magistrature, occupa différents emplois près de plusieurs tribunaux, devint, en 1835, président du tribunal de Greifswald, passa, en la même qualité, à Torgau, en 1840, et fut nommé, six ans plus tard, premier avocat général près la cour criminelle de Berlin. La probité et l'impartialité dont il fit preuve dans ces fonctions lui valurent une si grande popularité que, en 1848, les électeurs de Berlin l'élurent député à l'Assemblée nationale prussienne. Kirchmann y siégea sur les bancs du centre gauche; mais bientôt, comme l'opposition qu'il faisait déplaisait au gouvernement, il fut nommé président du tribunal supérieur de Ratibor, fonctions qui le forçaient à se démettre de son mandat. Il reparut, néanmoins, au mois de juillet de la même année à l'Assemblée nationale, comme député du cercle de Tilsitt, et revint prendre sa place au centre gauche. Élu, au commencement de 1849, député à la seconde chambre de Prusse par le cercle de Ratibor, il fit partie de cette assemblée jusqu'à sa dissolution. Il chercha alors à donner un nouvel aliment à son activité politique en créant un journal libéral, intitulé les *Feuilles démocratiques*. A la suite d'un conflit qu'il eut avec le ministère de la justice, à l'occasion du procès intenté au comte de Rechenbach pour avoir fait partie du parlement de Stuttgard, Kirchmann fut suspendu pour trois mois de ses fonctions de président (1850). Lorsqu'il eut repris l'exercice de ses fonctions, diverses ordonnances du ministre le blessèrent à tel point, qu'il demanda un congé de cinq ans et l'obtint à condition d'indemniser son suppléant. Il alla s'établir alors dans les environs de Dresde, où il vécut pendant plusieurs années, occupé de travaux agricoles et d'études philosophiques. Élu, en 1861, membre de la Chambre des députés de Berlin, il y vota avec les progressistes et prit une part active à toutes les discussions importantes. A l'expiration de son congé, qui avait été prolongé jusqu'en 1863, il rentra en activité en qualité de vice-président de la cour d'appel de Ratibor. Comme fruit de ses études philosophiques, M. Kirchmann a publié : la *Philosophie de la science* (Berlin, 1864), et une brochure *Sur l'immortalité* (Berlin, 1865), dans laquelle il a soumis à une critique judicieuse les divers systèmes de l'idéalisme moderne, notamment celui d'Hegel, et où il a cherché à leur opposer les théories du réalisme. Parmi ses travaux de jurisprudence, on cite surtout celui qui a pour titre : la *Loi sur la procédure civile en Prusse* (Berlin, 1847), qui est un excellent commentaire sur cette loi.

KIRCHMEIER (Jean-Christian), controversiste allemand, né à Orpherode (Hesse) en 1674, mort en 1743. Après avoir terminé ses études à Francker, il fut nommé professeur de philosophie, puis de théologie à Herborn, à Heidelberg, en 1706, à Francker, et, finalement, à l'université de Marbourg, où il termina sa carrière. Ses principaux ouvrages sont : *Inactione moralium principio* (Herborn, 1701, in-4°); *De redemptione* (Herborn, 1702); le *Théologien réformiste d'Heidelberg* (Heidelberg, 1708, in-4°); *Historia collationum publicarum inter professorem reformatorem et catholicos* (1711, in-4°); *De falsis doctoribus* (Marbourg, 1732-1733, in-4°); *Auctoritas pontificia ex ipsis pontificum decretis eversa* (Marbourg, 1734, in-4°). Kirchmeier travailla toute sa vie à réformer divers côtés de la théologie luthérienne; mais on ne voit pas que ses efforts aient abouti à des résultats durables.

KIRCHSTEIN (Georges), médecin allemand. V. KIRSTEN.

KIRCHWŒRDER, nom des quatre villages qui composent le Vierlande, dans le territoire allemand de Bergedorf.

KIRCKS (Jean), naturaliste belge, né à Bruxelles en 1772, mort en 1831. Il exerça la profession de pharmacien et devint membre de l'Académie des sciences de sa ville natale. Outre divers mémoires et observations insérés dans le recueil de cette société, on a de lui : *Flora Bruxellensis* (Bruxelles, 1812, in-8°), ouvrage estimé; *Tentamen mineralogicum* (Bruxelles, 1821); *Résumé du cours de minéralogie et de botanique donné au musée des sciences de Bruxelles* (Bruxelles, 1828).

KIRENSK, ville de la Russie d'Asie, gouvernement d'Irkoutsk, sur la Léna, à 690 kilom. N.-E. d'Irkoutsk; 600 hab. Fort russe; commerce de pelleteries. La ville fut fondée en 1655.

KIRGANÉLIE s. f. (kir-ga-né-lî — de *Kirganel*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des euphorbiacées, tribu des phyllanthées, comprenant plusieurs espèces qui habitent l'Inde et l'île Maurice : *La* KIRGANÉLIE *virginale se charge de beaucoup de rameaux*. (T. de Berneaud.) ‖ On dit aussi KIRGANELLE.

KIRGENER (Joseph), général français, né à Paris en 1766, mort en 1813. Il fut attaché comme lieutenant du génie à l'armée du Nord, en 1793, prit part aux siéges de Charleroi et de Maëstricht, fut promu chef de bataillon en 1794, reçut une grave blessure à l'affaire de Quiberon, fit ensuite la campagne du Rhin et de Hollande, où il fut fait prisonnier, et, après avoir recouvré la liberté, se rendit en Italie, assista aux batailles de Montebello et de Marengo, puis devint directeur du génie à Milan. Colonel en 1800, général de brigade en 1805, pour sa belle conduite à la bataille d'Austerlitz, Kirgener continua à se distinguer pendant les campagnes de 1806 et 1807, et reçut le titre de baron pour l'habileté dont il avait fait preuve dans l'attaque de Dantzig. Il passa ensuite à l'armée d'Espagne, qu'il quitta au bout de deux ans pour

aller fortifier le Helder et l'île du Texel, prit, à partir de 1810, le commandement du génie de la garde impériale, et trouva la mort à Markendorf, peu de mois après avoir été promu général de division.

KIRGHIZ, peuplade nomade de l'Asie, appartenant à la race turque tartare, et habitant une vaste région inculte appelée *steppe des Kirghiz*. Ces nomades sont répandus en grand nombre sur les territoires de la Chine et du Turkestan; 1,250,000 environ sont sous la suzeraineté russe; 82,000 d'entre eux, désignés sous le nom de la *Horde Intérieure*, habitent en Europe, dans le gouvernement d'Astrakhan. Les Kirghiz de la Russie asiatique forment quatre grandes divisions, dont trois sont appelées hordes. Ce sont : 1° la Petite Horde (*Kitschik-Djus*) ou Kirghiz d'Orenbourg, au nombre d'environ 650,000, entre le fleuve Oural, la mer d'Aral et le Syr-Daria; 2° la Horde Moyenne (*Orda-Djus*) ou Kirghiz de Sibérie, comptant près de 370,000 têtes et habitant le bassin de l'Ischim et les régions voisines; 3° la Grande Horde (*Oulou-Djus*), comptant 100,000 individus répandus depuis le lac Balkasch et le fleuve Ili jusque sur les frontières de la Chine; 4° enfin, les Bouroutes de l'Yssykoul, au nombre de 50,000. Depuis quelques années, leur territoire a été organisé en deux grandes divisions : celle des Kirghiz d'Orenbourg, dont la superficie est de 947,312 kilom. carrés et la population de 800,000 individus, et celle des Kirghiz de Sibérie, avec une superficie de 798,465 kilom. carrés et une population de 290,332 individus. Le nombre des Kirghiz soumis à la Russie est de 1,286,025. Nous allons esquisser, au double point de vue physique et moral, les traits caractéristiques de ces nomades, qui, jusqu'à ces dernières années, n'ont été que très-imparfaitement connus. De taille moyenne, maigres et trapus, les Kirghiz ont le teint jaune, le nez écrasé, les pommettes saillantes, les yeux noirs et peu ouverts, les oreilles grandes. Les femmes ont, pour la plupart, les cheveux noirs; ceux des hommes sont d'un blond cendré. Les femmes ont, en général, les yeux brillants et pleins de feu, mais leurs formes disgracieuses et leurs pommettes en saillie nuisent à leur beauté. Le costume des Kirghiz se compose, pour les hommes : 1° de robes en velours, en étoffes de soie ou de coton, qui leur viennent de Chine, de Russie ou de Boukharie, ou faites d'un drap grossier qu'ils fabriquent eux-mêmes, de feutre, etc.; 2° de peaux de poulain et de cheval dont ils s'enveloppent dans les grands froids; 3° d'un pantalon si large, qu'on le met par-dessus la robe; 4° d'une ceinture à laquelle pendent un couteau et la *kalta*, ou petit sac pour le briquet, l'amadou et le tabac; 5° d'un bonnet rond et pointu, sur lequel, en voyage ou en visite, ils en mettent un autre de feutre blanc pour l'été et de fourrure et à trois oreilles pour l'hiver; 6° de grandes bottes pointues, ornées de broderies et montées sur de hauts talons. Le costume des femmes diffère peu de celui que nous venons de décrire; leurs robes, longues et larges comme celles des hommes, se boutonnent jusqu'à la ceinture et, en partie fermées dans le bas, tombent comme des chemises. Elles portent en profusion des anneaux, des bagues, des bracelets, des pendants d'oreilles, des plaques d'argent, des cornalines. Elles ont toutes les cheveux tressés. Les femmes mariées ont sur la tête un haut bonnet en forme de cône tronqué, entouré, à sa partie supérieure, d'un voile qui descend en pointe sur le dos. Les jeunes filles portent des bonnets de velours en forme de pain de sucre et assez semblables à ceux des hommes. Les armes des Kirghiz sont la lance, le sabre, les flèches, le *tchakane* (petite hache à manche fort long, dont les blessures sont mortelles) et le fusil. Ils se les procurent, en général, par la voie des caravanes; celles qu'ils font eux-mêmes sont mauvaises. Ils savent fabriquer cependant la poudre et couler des balles dans des moules d'ardoise ou d'autres pierres. L'exercice le plus en honneur parmi eux est l'équitation; ils manient les chevaux les plus farouches avec une hardiesse et une facilité merveilleuses. Les femmes surpassent quelquefois les meilleurs cavaliers. La demeure du Kirghiz s'appelle *kibitka;* ce n'est pas un chariot comme la kibitka russe, ni une tente reposant sur un chariot, car ils ne connaissent pas ce mode de transport. C'est une tente arrondie, spacieuse, où toute la famille trouve place. Elle se compose d'une cage intérieure fixée au sol et faite de lanières d'un bois flexible, tressées en grillage; cette cage est recouverte d'une épaisse couverture en laine de brebis, dont le tissu est tellement serré, qu'il ne laisse pas le moindre passage au souffle du vent. Le Kirghiz veut-il changer de séjour, il roule la couverture, met la charpente en paquet, attache le tout sur le dos d'un chameau, et part avec sa maison, sa famille et son bétail. Au milieu de la *kibitka*, se trouve un fourneau où brûle le *kiziak* (fumier séché), et sur lequel la ménagère fait la cuisine. Le kiziak est, chez les Kirghiz, le seul moyen de chauffage et d'éclairage, car tous les autres combustibles leur manquent absolument. Comme ils n'ont pas non plus de meubles, ils placent à terre leurs ustensiles de ménage. Quelques matelas, deux coffres, un chaudron, quelques petits vases, une auge pleine de *koumiss* (lait de jument fermenté), chez les riches, et de lait aigre coupé avec de l'eau, chez les pauvres, un arc et des flèches, un vieux fusil presque hors d'usage, suspendu par une corde, voilà tout ce que l'on aperçoit dans l'intérieur de la tente. Les riches ornent leur tente de tapis de Perse, et se donnent le luxe d'avoir une kibitka séparée qui leur sert de cuisine. Leur principal aliment est la chair de mouton, qu'ils mangent sans pain. Ils font aussi usage de la viande de cheval rôtie, et regardent comme un mets délicat le sang fumant d'un poulain que l'on vient d'égorger. Un genre de vie rapproché de la nature, une nourriture simple, l'absence de toute grave inquiétude, un climat salubre, procurent aux Kirghiz une bonne santé, une longue vie. Cependant la petite vérole les décime de temps à autre. Les autres maladies les plus communes sont la fièvre chaude, les maux d'yeux et les maladies vénériennes, qu'entretient et qu'a peut-être fait naître une extrême malpropreté. M. de Meyendorff, auquel nous empruntons de nombreux renseignements, a admirablement décrit les mœurs et le caractère des Kirghiz. « Plongés dans la plus complète barbarie, et jouissant de la liberté la plus absolue, dont ils usent pour mal faire, sans scrupule et sans remords, ils rejettent fièrement tout ce qui tendrait à policer ou à adoucir leur caractère violent, dur et jaloux. La rapine est leur élément, le pillage leur occupation favorite, la cruauté leur loi. Chez eux, nulle forme de gouvernement, nul chef avoué, car leurs kans ou sultans n'ont qu'une autorité nominale; nul congrès, nulle diète, nulle conférence diplomatique; l'anarchie est leur situation permanente, et la satisfaction de leurs hideux penchants leur règle. Ils ignorent ou dédaignent les arts, même agricoles; quelques-uns chassent avec des aigles apprivoisés, comme jadis nos faucons. Généralement assoupis dans leur ignoble nonchalance, étendus sous la tente, en été, parce qu'il fait trop chaud, en hiver, parce qu'il neige autour d'eux, ils ne sortent de leur inaction que pour renouveler leurs provisions épuisées. Dans ce repos du crime, le Kirghiz s'abandonne à la luxure avec une ardeur effrénée. Le Kirghiz n'accueille le voyageur, son compatriote, que sous la condition d'en ouïr quelque histoire amusante. Un des plus grands honneurs que puisse faire un Kirghiz à son hôte, c'est de lui offrir de sa main nue et crasseuse un morceau de viande. Il pratique également, mais seulement à l'intérieur de sa tente, l'hospitalité envers l'étranger; aussi ce dernier doit se tenir sur ses gardes, lorsqu'il a quitté le foyer, car celui qui, peu de minutes avant, était son hôte, n'hésitera pas à le dévaliser et même à le tuer, pour peu qu'il en trouve l'occasion. Mélancolique et sombre, le Kirghiz aime la solitude et s'enferme souvent pour être seul avec ses concubines. Singulièrement crédule, il joint à cette crédulité une extrême perfidie. Aussi ne peut-on ajouter aucune foi à sa promesse; nulle convention, nul traité n'est praticable avec ce peuple, l'un des plus sauvages comme l'un des plus vicieux de la terre. Il semble pourtant un peu moins atroce dans les lieux baignés par le Sir-Daria, grand fleuve qui va mêler ses ondes à celles du lac Aral. Borné dans ses besoins, sans luxe dans son intérieur, le Kirghiz se montre néanmoins d'une sordide avarice et d'une cupidité insatiable, au point que souvent d'horribles conflits s'élèvent pour le partage des plus chétifs lambeaux. Le Kirghiz n'a que la bravoure du lâche; il attaque par surprise et dévalise ou tue à l'improviste. Ces brigands font quelquefois des excursions au nombre de 4,000 à 5,000; leurs attaques sont aussi brusques qu'impétueuses; ils effrayent, par des cris et des hurlements, les chameaux des caravanes. Averti de l'approche d'un convoi, le Kirghiz s'élance à cheval le sabre au poing et le cordon tout prêt à enlacer un prisonnier, à la manière des Gauchos dans leurs chasses aux taureaux et aux chevaux sauvages. Son premier choc est impétueux, terrible; mais si on lui résiste, le Kirghiz étonné s'enfuit comme l'éclair. La vue d'un mousquet l'interdit et le bruit du canon le remplit de terreur.

Si le Kirghiz n'était pas tellement avide de gain, il ne ferait point de quartier aux étrangers qu'il parvient à saisir; mais, poussé par cette soif inextinguible de profit, il les réduit en esclavage et les vend aux Boukhariens, en échange des objets qu'il désire. Pour juger de sa cruauté, il faut le voir dans ses accès de vengeance envers quelqu'un de sa horde; il le lacère, le torture et le brûle, après s'être lavé les mains dans son sang et s'en être abreuvé. Si vous demandez à un Kirghiz quelle est sa religion, il vous répond : « Je n'en sais rien. » Il n'a pas de temple; il singe le rite mahométan, mais seulement dans ce qui s'y trouve de mal. Il a quelques prières imitées du Coran et quelques idoles, mélange bizarre de cultes et de superstitions. Une croyance répandue chez les Kirghiz, c'est que les âmes des morts s'en vont habiter les étoiles et y sont escortées par de bons et de mauvais génies, pour les charmer ou les tourmenter, suivant qu'elles ont été vertueuses ou méchantes sur la terre. Ces barbares sont très-attachés à leurs steppes sablonneux, et lorsque les troupes russes emmènent des Kirghiz prisonniers, rien ne peut leur faire oublier leur pays. Le Kirghiz peut avoir autant de femmes que sa fortune le lui permet. Il va de préférence chez les Kalmouks, ses voisins, leur enlever des filles, parce qu'elles conservent plus longtemps les attraits du jeune âge et sont d'un caractère plus doux que celles de son pays. Lorsqu'il épouse une de ses compatriotes, il doit procéder d'après un cérémonial consacré par l'usage. Dès qu'un jeune Kirghiz se sent de la vocation pour l'état de mariage, il cherche dans les steppes celle qui doit répondre à l'objet de ses feux. Lorsqu'il a rencontré celle qu'il croit digne de son amour, il la suit de loin et remarque avec soin son *aoule* et sa tente. Quelques jours après, il se trouve comme par hasard sur ses pas et lui demande d'un ton timide si elle n'a pas rencontré sa brebis chérie qu'il a perdue dans le voisinage et qu'il cherche en vain. La jeune Kirghize, qui d'ordinaire est prévenue de l'arrivée du prétendant, lui répond négativement, puis l'interroge à son tour. « D'où est-il? pourquoi a-t-il l'air triste? n'a-t-il pas faim? » Finalement, elle lui offre l'hospitalité, qu'il s'empresse d'accepter. Il revient ensuite chez ses parents; ceux-ci arrivent bientôt à leur tour et sont accueillis dans la kibitka où le cœur de leur fils est prisonnier. Ces visites se répètent un certain temps, et lorsqu'on est tombé d'accord sur le prix à payer aux parents de la jeune fille, et qui consiste d'ordinaire en un certain nombre de chameaux, de chèvres, etc., on procède aux cérémonies du mariage, qui se font d'une façon très-expéditive. Le *moullah* ou prêtre mahométan vient à la tente des futurs époux et leur adresse une courte allocution. Puis ils mangent ensemble, au milieu de leurs parents, boivent du koumiss, et le mariage est bâclé.

Les riches s'abstiennent le plus souvent d'aussi longs préliminaires. Voici comment, pour eux, la chose se passe. Les jeunes filles nubiles (elles le sont à quatorze ans) se réunissent un certain jour à un point déterminé du steppe; elles sont en habits de fête, et chacune d'elles monte un bouillant coursier tiré du haras de son père. Derrière elles arrivent leurs prétendants, aussi à cheval. A un signal donné, une des jeunes filles, armée d'un fouet, part au galop, et sur ses pas s'élancent aussitôt tous les prétendants à sa main. Chacun d'eux s'efforce de l'atteindre, de la saisir au passage, de l'embrasser et de la placer sur son cheval; celui qui y parvient est de droit son mari. Mais ce n'est pas là un exploit facile à accomplir; la sauvage amazone a un énergique moyen de défense contre ses acharnés poursuivants, car les règles de la course l'autorisent, l'obligent même à faire usage de son fouet; aussi les coups pleuvent-ils sur le cheval et le cavalier qui la serrent de trop près, surtout si le prétendant n'a pas le don de plaire. La jeune fille kirghize est fort habile à manier le fouet; mais ce jour est le seul où elle puisse s'en donner à cœur joie, et bientôt un dur esclavage vient lui faire regretter de s'être montrée trop indulgente vis-à-vis de celui qui est devenu son seigneur et maître. Du reste, les femmes kirghizes valent mieux que les hommes. « On croirait même, dit un voyageur, que les hommes ont accaparé tous les vices, en ne laissant aux femmes que les bonnes qualités. Ces dernières, en effet, montrent de la compassion, se montrent mères tendres et épouses dévouées. Chargées des soins du ménage, elles préparent le repas, confectionnent les vêtements, traient les cavales, sellent les chevaux, et quelquefois suivent leurs maris dans une expédition lointaine. S'ils amènent des captifs, c'est à elles que ceux-ci doivent fréquemment la vie et toujours des adoucissements à leur captivité. Chacune a sa tente séparée, que tour à tour le Kirghiz favorise de sa visite. Il est des Kirghiz qui ont jusqu'à deux cents compagnes. Voilà bien des politesses à rendre. Et pourtant, le féroce Kirghiz vous éventrerait sur l'heure si vous osiez lancer un regard à l'une de ses brebis humaines; jalousie, au surplus, naturelle, car le harem kirghiz, sous des tentes en plein air, est une bien faible barrière contre les lovelaces de ces contrées, et dans les steppes de l'Asie, aussi bien qu'en Europe, dès que les maris s'en vont à la maraude, l'amour s'en vient marauder également chez eux. Hâtons-nous d'ajouter, pour la justification des belles Zaïres du pays des Kirghiz, que presque toutes sont traitées jusqu'à la barbarie par leurs époux farouches. Une seule est à l'abri des fureurs maritales, c'est celle qui a le rang de première épouse et le titre de *baibicha*, mot qui veut dire femme riche, parce qu'elle possède un assez riche douaire. Son époux peut lui donner des ordres, mais non la battre et encore moins la tuer. » Elle peut même divorcer, si son époux la rebute ou la néglige; alors elle rejoint ses parents, pour convoler ensuite à de nouveaux liens. Pour ce qui est de ses autres compagnes, le Kirghiz a sur elles une autorité absolue, un droit de vie et de mort.

Les Kirghiz se divisent en tribus, qui sont gouvernées despotiquement par des sultans; ces derniers descendent de Gengis-Kan, mais c'est à peine s'ils connaissent le nom de leur ancêtre. Ils forment une caste aristocratique qui ne s'allie pas avec les autres familles. Chaque tribu se subdivise en aoules ou campements, composés seulement de quelques tentes, ce qui est plus commode pour la vie nomade. Chaque tente renferme au moins toute une famille.

C'est en 1730 que la Petite Horde se soumit aux Russes. Plus tard, elle secoua le joug. En 1805, une partie de cette horde demanda un lieu d'établissement au czar, et on lui assigna le steppe qui s'étend à l'E. du Volga inférieur, où elle se fixa en prenant le nom de horde de Bukejew. Le reste de leurs compatriotes a passé sous la domination russe dans le courant de ce siècle; mais cette domination n'avait été, jusqu'à ces dernières années, que purement nominale, et il avait fallu toute l'adresse du gouvernement russe pour la maintenir. Diviser pour régner, telle est la maxime du cabinet de Saint-Pétersbourg. Il entretient une désunion perpétuelle entre les trois kanats de Khiva, de Bokhara et de Khokand, qui renferment une population de 6 millions d'habitants; il agit de même vis-à-vis des Kirghiz, des Kalmouks et des Karakalpacks, car c'est pour lui une arme puissante que ce manque d'entente entre des peuples qui appartiennent à une même race, mais que leur barbarie et une rivalité mal entendue poussent à s'entre-détruire au profit d'une puissance étrangère. Aussi voyons-nous, depuis quelques années, la Russie recueillir les fruits de sa pernicieuse politique. Elle marche silencieusement, mais à pas de géant, vers la Chine et les Indes. Elle n'avait pas, pour ses armées, de centre d'opération dans ces contrées. Elle s'est emparée, il y a quelque temps, de la ville forte d'Achmetchek, qui appartenait au prince de Khokand, et qui est bientôt devenue une forteresse menaçante sous le nom de Fort Perowski, qui lui a été donné en l'honneur du gouverneur d'Orenbourg. De ce fort, situé sur le Sir-Daria, à 500 kilom. de la mer d'Aral, les vapeurs russes voguent librement jusqu'à cette dernière, et de là ils remontent le fleuve Amour. Bientôt aucune barrière ne défendra plus, contre leurs envahissements, la Chine et l'Indoustan, car la conquête de Bokhara (1867) a fait disparaître ce qui pouvait leur offrir la plus sérieuse résistance.

Terminons cette notice par une citation empruntée au docteur William Radloff, qui a publié, en 1863, une relation de voyage dans l'Asie centrale.

« La langue des Kirghiz est beaucoup plus rapprochée des idiomes altaïques que les dialectes tatars de la Russie. L'influence du mongol se montre seulement dans un très-petit nombre de traits; néanmoins, on ne saurait le méconnaître. L'influence du persan et de l'arabe, par l'intermédiaire de l'islam, est ici beaucoup plus marquée; encore cette influence s'y réduit-elle à bien peu de chose, si on la compare à l'action qu'elle a sur les dialectes tatars, et se borne-t-elle uniquement à des mots importés, qui eux-mêmes, remarque importante, ont dû se plier aux règles de la grammaire kirghize. Je n'ai pas trouvé, chez les Kirghiz que j'ai visités, de véritables diversités de dialectes; seulement, chez ceux du Nord, l'influence russe se fait sentir, comme chez ceux du Sud l'influence de la langue du Khokand. Tous ces Kirghiz se nomment eux-mêmes *Kazaks;* la dénomination Kirghiz vient des Russes sibériens, qui confondent les Kirghiz de l'Iénisséi avec les *Kazaks*. La seule tribu qui se donne encore actuellement le nom de Kirghiz, ce sont les Kara-Kirghiz ou Kirghiz noirs du Thian-Chan. »

KIRGHIZ (STEPPE DES), vaste contrée de l'Asie, habitée par les tribus nomades des Kirghiz, et dont le point le plus septentrional se trouve sous le 55e degré de latit. N., sur la rive gauche de l'Irtych, non loin de la forteresse d'Omsk. Au S., les Kirghiz ne dépassent pas le 42e degré; de l'O. à l'E., ils s'étendent du 68e au 102e degré de longit. orientale. La frontière septentrionale, prise de l'E. à l'O., est formée par une partie des monts Altaï, puis par la rivière Irtych; ensuite, de la rivière Irtych jusqu'à la rivière Tobol, par la ligne des monts de Sibérie; puis, jusqu'au confluent de l'Ouil, par le cours même de la rivière Tobol; plus loin, par la rivière Ouil, et ensuite par l'Oural, du fort de Spass presque jusqu'à Orenbourg, ou plus exactement jusqu'au fort de Néjeuski, à partir duquel la ligne remonte la rivière Berdianka, suit plus loin la petite rivière Boural et la rivière Ilek jusqu'à son confluent même, et enfin, de nouveau, le fleuve Oural. La limite occidentale est ce même fleuve et une partie de la mer Caspienne. Au S., les Kirghiz ont pour voisins les Turcomans nomades des bords orientaux de la mer Caspienne. Ils confinent aussi au territoire du kanat de Khiva, au lac Aral, au Sir-Daria, etc. La frontière orientale est formée par la ligne de fortifications chinoises qui s'étend depuis la Petite Boukharie vers le Nord jusqu'à la frontière russe. Cette immense périphérie embrasse une superficie d'environ 1,480,105 kilom. carrés.

Nul point, dans les steppes des Kirghiz, où l'œil fatigué puisse se reposer. C'est une contrée silencieuse, nue, aride, désolée. Çà et là, sur les bords de l'Oural, quelques arbres rabougris, des peupliers aux feuilles blanchâtres troublent seuls, par leur triste bruissement, le silence de la nature inanimée. Il se produit quelquefois dans le steppe un phénomène tout particulier. Les objets, vus à une certaine distance, paraissent rapprochés et de dimensions inégales, mais plus grands qu'ils ne le sont en réalité. Un homme devient un obélisque et un chameau chargé une montagne mouvante. Les naturalistes attri-